



ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON |

Amélie Serberg

**PREMIÈRE
DAME**

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2024

ISBN 978-2-35087-954-3

Éditions Héloïse d'Ormesson
92 avenue de France, 75013 Paris
www.editions-heloisedormesson.com

En application du code de la propriété intellectuelle,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

« Tu es un homme impossible ! Tu es un bourreau,
voilà ce que tu es ! Tu tourmentes ta femme,
ton propre fils, le peuple russe tout entier. »
Nadedja Allilouïeva à Joseph Staline

« Tout art de la guerre repose sur la duperie. »
Sun Tzu

Au fond, il n'a pas fallu longtemps. Elle a vu la déchirure en bas du grillage, elle s'est rappelé ses côtes saillantes protégeant péniblement la poche vide qui lui sert d'estomac, elle a considéré la boue dure sous ses ongles jaunis et effrités, et à la nuit tombée, au moment où le ciel est devenu le plus noir, la lune réduite à une fine serpe en platine, elle a rasé les clôtures, doucement d'abord, le cœur gonflé d'un liquide chaud, puis plus vite, et plus vite encore.

Elle ignore si c'est parce qu'elle a marché sur une branche, respiré trop fort, couiné peut-être en avisant les baraquements mornes, mais un sabre de lumière l'a transpercée de part en part, la figeant dans sa course. Il y a eu un cri. Rauque, puissant. Comme un chien qui aboie. Ça vient d'un mirador. Son cœur a éclaté et le sang est remonté directement à son visage, jusqu'à l'étourdir. Dans le noir, et par un procédé qu'elle ne s'explique pas, la déchirure n'est plus là. Elle se dit qu'elle a mal calculé. Qu'il faut longer le grillage sur deux mètres supplémentaires. Ou rebrousser chemin? Elle ne sait plus. Mais avec le remue-ménage, elle n'a plus le temps de ne pas savoir. Elle agrippe le revêtement d'acier, ferme très fort les yeux en anticipant la décharge électrique, mais rien, aucun voltage. La clôture reste impénétrable. Pourtant, elle a vu des gens se faire électrocuter au contact de la palissade.

Elle a vu, de ses yeux vu.

Seulement, cette nuit, miracle, elle peut escalader la barricade de bois et de barbelés sans entraves. Elle s'écorche tout le mollet droit, c'est vrai, dérape sur un clou, mais elle retombe saine et sauve de l'autre côté. Le choc de la chute se répercute comme une plaque de béton contre sa poitrine, et elle accuse le coup pendant quelques secondes. Ce qui est déjà trop. Le remue-ménage s'intensifie dans son dos. Comme elle ne veut pas penser à ce qu'il y a derrière elle, surtout pas, elle court. Elle n'a pas couru depuis très longtemps, alors au début, ça lui fait un peu drôle. Elle se sent légère, elle se dit même que c'est facile, mais rapidement, ses muscles tiraillent et lui rappellent sa condition physique. La fatigue lui tombe dessus comme un éboulement de pierres. Elle repousse ces pierres du mieux qu'elle peut. Elle domine ses muscles récalcitrants. Elle ne veut pas les écouter, elle ne veut pas leur céder. Non, non.

Des rafales la poursuivent. Chaque seconde est peut-être sa dernière. Ça non plus, elle ne veut pas y penser parce que ce n'est pas le moment, et que si on pense trop fort à la mort, elle finit par vous entendre.

Finalement, elle atteint la forêt. Épuisée, elle crache un excédent de salive au sol. Ce n'est pas de la salive, en fait. De la bile. Sa trachée brûle. Quand elle respire, c'est toute sa gorge qui s'enflamme. Elle a mal à l'abdomen, aux mollets, surtout le droit, qui n'arrête pas de dégouliner, et aussi aux pieds, à cause de la course effrénée et des tesson de bouteille sur lesquels elle a marché et qui lui dessinent des écailles le long de la voûte plantaire.

L'atmosphère moite de la canopée l'enveloppe. La peur coule au fond d'elle et contracte ses intestins. Des vapeurs de mousse et de

lichen s'élèvent du sol. D'un coup, les miradors et les canons n'existent plus, les détonations s'estompent, l'aboiement des chiens s'évante, remplacés par la stridulation mystérieuse des criquets dans les buissons. Un vent sucré, gorgé de pollen, ébroue ses cheveux. Devant elle, un monde étrange, presque fabuleux, dort, paresse, sans s'inquiéter du reste.

On peut donc accéder au paradis à quelques pas de l'enfer.

À peine a-t-elle formulé cette pensée qu'une figure terrible surgit des feuillages. Et là, elle a l'impression que la courbe du temps se diffracte jusqu'à exploser en un tas de faisceaux lumineux. Son cerveau vrille. Elle oublie tout. Une lutte s'engage. Quand elle recouvre ses esprits et que le monde a retrouvé des contours nets, ou du moins acceptables (ça lui pique encore dans le coin des yeux et elle a les tempes enflées), elle fait face à un corps massif, le poitrail fendu en deux par un trou sombre en forme d'étoile. Ça brille au milieu, mais ce n'est pas le brillant de la voûte céleste. Ce brillant-là est tout visqueux. Il menace de vous avaler. Elle recule, tétanisée. Que s'est-il passé? L'étoile continue de grandir. Des spasmes la secouent de la tête aux pieds. Elle comprend. Bien sûr qu'elle comprend. Elle n'a même pas besoin de regarder ses mains pleines de rouge. Dans le noir, on ne discerne jamais très bien le rouge. Des sanglots remontent depuis les souterrains de son diaphragme, qu'elle expulse dans de petits couinements de train à vapeur. Elle pleure pendant... à vrai dire, elle ignore combien de temps. Le monde, le temps, le bruit des criquets, tout s'est arrêté.

I

CAMARADE JUL SOLRI

1

Quelque part au loin, un téléphone sonne.

Plaqué au sol par un de ces sommeils à triple épaisseur, Pavel a l'impression qu'on lui découpe le front à la scie circulaire. À tâtons, il cherche l'appareil qu'il imagine végéter sur sa table de chevet, coincé entre un cendrier croulant de cendre froide et de mégots crados, ou englouti sous le dernier numéro de *The Economist*. Le téléphone n'y est pas. Le magazine et le cendrier, si.

Ça lui prend un temps fou, puis il finit par comprendre. Son portable est dans la poche de son pantalon, pantalon qui est sur une chaise à l'autre bout de la pièce, soit à l'autre bout du monde. Il tangué, se rattrape à des meubles, et résiste du mieux qu'il peut aux lois de la gravité.

– Colin ? grogne-t-il en décrochant. Quelle heure est-il ? Aïe !

Il vient de marcher sur une capsule de bière.

– Tu as bu, note celui-ci, le ton grave.

– Peut-être bien...

Le soupir de Colin fait grésiller la ligne.

– Bref, que me vaut l'honneur ?

Un début de migraine grimpe dans son sinus. Il se pince le nez pour endiguer la douleur, trop tard. Des milliers d'échardes explosent derrière ses yeux.

– Il faut que tu viennes à l'ambassade, déclare Colin.

Pavel attrape son paquet de Rolled Gold. À l'exception d'une cigarette pliée en deux et de résidus de tabac, le carton est vide. Il se rabat sur la Rolled bousillée. Quand il la plante dans sa bouche, la partie inférieure du cylindre s'affaisse et la cigarette se désarticule en un angle hasardeux. Il est sûr qu'elle va se rompre. Il l'allume quand même.

– Maintenant ?

– Maintenant.

Pavel pivote sur lui-même pour observer sa chambre. Avec ses vêtements éparpillés au sol, ses stores baissés qui laissent à peine filtrer le jour, l'odeur de clope mêlée aux sécrétions corporelles que le souffle de la climatisation ne fait qu'amplifier, la pièce est un vrai chenil.

– Ça va être un peu compliqué, finit-il par articuler.

– Compliqué comment ?

– Dis-moi ce qu'il se passe.

La respiration de Colin s'épaissit.

– Si tu veux le savoir, ramène-toi.

Le lit gémit. Un serpent de mer émerge des draps. Ali.

Des bribes de la nuit d'hier lui reviennent par flash.

La jeune femme secoue ses cheveux noirs, se redresse en tailleur et l'observe, les bras noués autour des genoux, qu'elle a repliés contre sa poitrine. Un anneau brille à sa narine droite, discret, forgé dans un métal de mauvaise qualité.

– C'était qui ? demande-t-elle en bâillant.

– Colin, mon adjoint. Il faut que je me rende au bureau, désolé.

Ali finit seulement d'expulser son bâillement. Son tee-shirt traîne sur la commode. Elle se lève et s'en empare. Sa cascade de cheveux s'accroche aux emmanchures. Elle les ramasse dans sa longue main brune, et d'un mouvement habile, les coince dans sa barrette en toc. Pavel observe le spectacle sans réagir.

– Eh bien quoi ?

– Rien, répond-il en écrasant sa clope à peine entamée. Pour toi. Considère ça comme un pourboire.

Cinq billets atterrissent dans la paume de la jeune femme. Ali les compte, puis les range dans les replis de son sac.

– Tu peux prendre une douche avant de partir, ajoute-t-il. Et il y a du café dans la cuisine.

– Tu pars tout de suite? s'étonne-t-elle.

– Je suis attendu.

Ali le dévisage un instant, le sourcil gauche plus haut que le droit.

– Je pensais que c'était toi, le patron. Pourquoi ton sous-fifre te donne des ordres? Si tu es en congé, tu es en congé. Il peut bien se débrouiller tout seul.

Il ne répond pas et dégage un pantalon d'un tas de vêtements. Débattre des subtilités de ses responsabilités avec elle ne l'intéresse pas. Tout comme discuter de son métier à elle. La profession d'Ali s'invite pourtant dans la conversation.

– Moi, personne ne me donne des ordres et je suis libre de faire ce que je veux, se félicite-t-elle. Même de passer la nuit avec un client particulièrement grognon.

Elle lui glisse un clin d'œil, mais le trait d'humour passe mal auprès du principal concerné, comme à peu près tous les traits d'humour énoncés avant sa dose de caféine réglementaire.

– Libre? Dans cette salle hideuse que tu loues à une horrible bonne femme pour divertir des touristes en mal de sensations fortes et des pères de famille en quête d'une seconde jeunesse?

Pavel, lui, appartient à une troisième catégorie: l'expatrié sans attaches et pragmatique qui va au plus efficace en s'octroyant les services d'une professionnelle. C'est pas pareil, se dit-il.

– Ma a son caractère, d'accord, mais au moins, je suis en sécurité dans son salon. Ce n'est pas n'importe qui, qui met le pied dans ma « salle hideuse », cher monsieur. J'ai peu de chances de tomber

sur un fou. Tu ne voudrais pas que je tombe sur un fou, n'est-ce pas? Tu sais, comme ce mec qui démembrait ses victimes à la hache et disposait des bouts de jambes et de bras dans toute la ville en narguant la police.

Pavel hausse les épaules et se campe devant le lavabo.

Le miroir lui renvoie un résultat sans appel : des poches sombres essorent son regard et sa peau est tirée. Niveau présentabilité, il a connu mieux.

– T'as pas vu le paracétamol?

Il le cherche dans la salle de bains, puis comprend que toutes les boîtes sont à sec et qu'il lui faudra composer avec cet épouvantable marteau-piqueur en attendant de trouver une pharmacie. Quelques allers-retours lui sont nécessaires pour dénicher sa montre, pourtant en évidence sur sa table de chevet. Il l'attache à son poignet, alors que ses pieds se ventousent à quelque chose de moite. En baissant les yeux, il se rend compte qu'il vient de marcher sur le magazine d'économie. Le numéro de ce mois-ci promet quinze pages sur l'Inde et appâte le chaland avec des titres jaune poussin en police 24, ce qui devrait être illégal.

– J'y vais, lance-t-il. Tu sais quoi faire.

Ali hoche la tête.

Oui, elle sait qu'elle n'a qu'à rabattre la porte derrière elle en partant. Tout comme elle sait qu'il y a un pot rempli à ras bord d'arabica en poudre à côté de la bouilloire, des toasts à l'américaine dans l'armoire et des œufs frais dans le frigo – mais pas de lait, Pavel déteste le lait —, et qu'il faut brancher le grille-pain sur la prise à rallonge qui pend derrière le four et pas celle au mur, parce que sinon, l'électricité saute, et qu'une coupure de courant mettrait Pavel de mauvaise humeur.

Clac.

Il est déjà dehors, à longer le corridor écorché de graffitis. Ali décide de profiter encore un peu du lit.

Pavel traverse Delhi à vélo, sorte de mini-voyage en enfer, où poussière et pollution le cernent de toutes parts, collent ses cheveux et réduisent sa chemise à un voile de sueur. Sur son trajet, il arrive à soutirer des médicaments de contrebande à un vendeur à la sauvette. Les rues sont sinueuses, débordantes de monde ; on dirait des veines boursoufflées, avec des caillots de sang sur le point d'éclater. L'air pue le légume pourri et les excréments. Une pestilence qui réveille aussitôt sa nausée. Il doit se concentrer pour ne pas régurgiter la boule acide qu'il a dans la bouche. Encarts publicitaires, centres commerciaux, boutiques de souvenirs, marché aux épices ; une déferlante de couleurs enflamme ses rétines. Il pédale vite, slalome entre les mendiants, les touristes et les marchands ambulants. Des colonnes d'individus qui coulent dans les anneaux tortueux de la ville pour former une masse aqueuse. Il y a des sahibs et des jeunes filles à marier. Des visages bourgeonnant de vie et d'autres gangrenés par la pauvreté et le manque d'hygiène.

Un Marine le salue lorsqu'il dépasse le portail Est, réservé aux employés. Il dérape sur sa vieille bicyclette qui couine de mécontentement, et se gare près d'un buisson de rhododendrons. L'ambassade, articulée en plusieurs annexes autour d'une mosaïque de jardins au tracé impeccable, est plongée dans un calme paisible. Il traverse le chemin ardoisé menant à l'édifice qui renferme les bureaux principaux, pousse les lourdes portes de l'entrée, et accélère le pas jusqu'à l'énorme comptoir en noyer au-dessus duquel dode-line une jeune tête blonde. Celle-ci se redresse presque instantanément.

– Monsieur Estrada, enfin.

– Où est Colin ?

– Monsieur Mulford est à l'étage. Il vous expliquera. Dépêchez-vous. Oh, et monsieur Estrada ? ajoute-t-elle tandis qu'il s'éloigne.

– Mmmh ?

Le sourire de la jeune femme fourche bizarrement.

– Bonne chance. Ça risque d'être...

Pavel grimace.

– Quoi ?

– Je ne sais pas. Compliqué.

Il fronce les sourcils.

Qu'a-t-il pu bien se passer en son absence ? Il a eu beau rafraîchir son fil d'actualité sur son téléphone, parcourir les gros titres de quelques journaux au bureau de tabac où il s'était arrêté pour se ravitailler en cigarettes et en eau gazeuse, rien ne lui avait paru susceptible de l'impliquer dans une affaire urgente. Pas d'attentat, pas de catastrophe naturelle, pas même un homicide ou une affaire de disparition d'un ressortissant étranger.

Le calme plat.

Bien sûr, la canicule demeure un souci constant. Une centaine de morts auraient été recensés depuis les premières vagues de chaleur en mars, sans compter les feux de forêt qui se seraient déclarés dans les exploitations agricoles de l'Haryana, de l'Uttar Pradesh et du Pendjab, ravageant les récoltes. Voilà déjà plusieurs mois que Pavel travaille avec les autorités sanitaires pour acheminer des denrées alimentaires vers les régions les plus vulnérables. Un travail monstre. Mais à part ça...

Colin déboule devant lui.

Pavel est arrivé devant le salon. La porte est entrouverte, mais son adjoint en veste de tergal grise lui barre le passage, l'empêchant de distinguer quoi que ce soit à travers le maigre interstice, à l'exception d'un bout de parquet et l'angle d'un tapis.

– Bah merde, c'est pas trop tôt, annonce Colin, les dents serrées.

Quand il serre les dents comme ça, on aperçoit les tendons de sa mâchoire qui tressautent et roulent sous sa peau luisante de sueur.

Ses traits sont chiffonnés. Lui aussi semble lutter contre les griffes d'une gueule de bois, mais Pavel est bien placé pour savoir que Colin n'est pas du genre à broyer ses interrogations dans les fonds de bouteille. Colin a un rapport sain avec le vice. Il fume un peu, il boit un peu, mais jamais trop. Il sait anticiper le point de bascule et, par conséquent, ne le dépasse jamais.

– Ma nuit a été *très* courte, Colin, alors je t'en prie, garde tes sarcasmes. Qu'est-ce qu'il se passe ?

De nouveau, la mâchoire de Colin se contracte. Sa voix est une corde raide, un précipice, avec quelque chose de redoutable qui pend au bout, mais que Pavel ne saisit pas bien.

– C'est une visite pour le moins étonnante. Je ne sais vraiment pas comment on va gérer ça.

Un invité de marque, donc. Pavel aurait dû s'en douter. Il est intrigué. Aussitôt, il esquisse un pas de côté pour contourner Colin, mais celui-ci se déporte contre le chambranle. Un spasme involontaire dans le creux de sa joue trahit son embarras.

– Pavel, avant que tu...

– Quoi ?

Colin le scrute de haut en bas et secoue la tête.

– Tu aurais pu mettre une cravate...

Il pousse Colin d'un coup de coude et pénètre dans la pièce. Des entretiens sans cravate, il en a mené des tas, parfois avec une gueule de bois pire que celle qu'il se tape en ce moment, et qui, en vérité, n'est pas bien méchante si on fait abstraction de l'humidité poisseuse de la saison et de cette chaleur de tous les diables. Alors ce n'est pas aujourd'hui qu'il...

Il s'arrête brusquement.

Cintrée dans un tailleur, jambes croisées, une femme est assise dans un fauteuil, le visage souple et impassible. La simple présence de Pavel semble la réanimer. D'un bond, elle se lève, noue les poings

devant elle avant de marquer une révérence désuète à laquelle il ne répond pas.

– Monsieur l’ambassadeur, je vous remercie de me recevoir.

Cet accent... Il réfléchit à toute vitesse, les turbines à plein régime, et jette des yeux de naufragé autour de lui.

Colin n’est nulle part. Ce qui ne fait qu’accélérer les turbines.

Une nervosité inédite se propage dans ses flancs lorsque, enfin, le nom de sa visiteuse lui revient en mémoire :

– Jul Solri ?

Elle opine.

– Monsieur l’ambassadeur, j’ai besoin de votre aide...

2

Quelques heures plus tôt.

Les valises sont ouvertes sur le lit. J'y ai rassemblé l'essentiel de mes affaires. Pas grand-chose, en réalité. Des robes, des tailleurs, des lotions pour le corps et une trousse à pharmacie. Je prends le temps d'observer la pièce. Les rideaux noués, les canapés cirés, le lit défait. Par-delà le balcon s'étend un ciel rose, raturé de câbles et d'antennes satellites. Delhi se réveille, la clameur lointaine en contrebas compressée grâce à un double vitrage efficace.

– Ils sont partis, madame.

Hansun, ma dame de compagnie attitrée, s'écarte doucement de la porte du couloir d'entrée.

– Tu es sûre ?

Elle acquiesce. La voie est libre, il faut faire vite.

Je respire un grand coup. Me rue vers la valise et la boucle. Sur le pas de la porte, Hansun m'attend. Je la rejoins, une boule au cœur. Quelque chose d'affreux va se produire, j'en suis sûre. La semelle de ma chaussure se pose sur la moquette. J'ai un pied dans la chambre, un autre dans le couloir, et je ferme les yeux, anticipant ce mal terrible prêt à fondre droit sur moi, à s'infiltrer par mes narines et à gangréner chacun de mes organes. Mon autre jambe franchit le seuil, démarcation fatidique entre l'avant et l'après, ligne

rouge sur laquelle tout ou presque se joue – *Renonce, Jul, renonce.*
La porte se referme dans un léger bruit pneumatique.

Dans ma main droite, il y a ma valise qui pend.

Très lourde.

– Madame? souffle Hansun, inquiète de ne pas me voir réagir.

– Je crois que je vais vomir...

Hansun jette un bras sur mes épaules.

– Madame, il faut vous décider. Ils ne vont plus tarder.

À l'autre bout du corridor moquetté, le vrombissement d'un ascenseur. Je relève la tête.

15, 16, 17... bientôt notre étage.

– Ils sont rapides, soufflé-je.

– Je vous l'avais dit, madame.

Nous optons pour les escaliers de service. C'est plus prudent. La tension fait saillir une veine dans le cou de Hansun. Ma poigne se resserre sur l'anse, je dévale les marches à toute vitesse. Si vite que je manque de basculer en avant.

– Je ne vais pas y arriver, glapis-je en m'appuyant, essoufflée, contre la rambarde.

Ma suivante décrit un demi-tour et vient plaquer ses mains contre mes joues. Le sang dans mes tempes redescend.

– Tout va bien se passer, madame, nous sommes presque au bout.

Nous reprenons notre course. Vingt étages à descendre. C'est beaucoup. En haut, on a dû s'apercevoir de mon absence. À cette simple pensée, j'ai le cœur qui se contracte.

Le rez-de-chaussée atteint, nous avançons vers un imposant comptoir d'accueil. Un homme en uniforme raccroche le combiné avant de nous saluer.

– Mesdames. Comment puis-je vous aider?

Un fort accent indien hachure son anglais. Relevant les épaules pour se grandir, Hansun explique que nous avons besoin d'un taxi.

L'homme opine.

Il présente bien et il est élégamment coiffé, avec de la cire qui aplatit sa masse de cheveux derrière les oreilles.

– Parfait, parfait. Quelle destination dois-je indiquer?

L'anxiété me fait transpirer ; le bagage me glisse des doigts dans des bruits de succion désagréables.

– La destination ? répété-je, ahurie, devant les protestations de ma suivante.

Le réceptionniste se tourne vers moi. Il réitère ce petit mouvement du menton poli et ajoute :

– Les chauffeurs veulent la connaître à l'avance.

– Pour quelle raison ? interrogé-je encore.

Le réceptionniste cligne des yeux.

– Certains refusent la course s'ils la jugent dangereuse, trop compliquée ou simplement peu rentable.

– Je ne comprends pas.

– Il n'y a rien à comprendre, les chauffeurs sont capricieux, madame. La destination ?

Hansun guette ma réaction. Par-dessus l'arc de ses épaules, là où se trouve une rangée d'ascenseurs barricadés derrière de lourdes portes palières, je vois une suite de numéros défiler en sens inverse.

8, 7, 6...

– Merci, monsieur, nous avons changé d'avis. Bonne journée.

Avant que l'homme puisse réagir, je pivote en direction de la sortie et entends les sandales de Hansun claquer dans mon sillage.

Une lumière blanche se déverse sur moi quand je franchis les portes à tambour. Les klaxons nerveux des véhicules, la rumeur de la foule, le hennissement du bétail mêlé au vrombissement des motos, tout me percute en une série de gifles successives. Je me retourne vers le vestibule. Deux ombres se sont rapprochées du

comptoir d'accueil et le réceptionniste lève une main dans ma direction.

– Hansun, qu'allons-nous faire?

Hansun me pousse dans le chaos des boulevards, profitant de l'anonymat de la foule pour semer nos poursuivants, sur le point de franchir les tourniquets.

– Surtout, ne vous retournez pas.

– J'ai peur.

– Continuez de marcher, madame.

La veine dans son cou blanc palpite de plus en plus fort. Hansun se dresse sur la pointe des pieds et balaye les environs, son regard élargissant son aire de chasse à chaque nouveau tour infructueux. Elle finit par repérer et hélér un tuk-tuk à proximité.

Notre chauffeur, un sikh d'une maigreur énergique, nous dévisage avec un début de sourire qui émerge du coin des lèvres, mais qui n'éclôt pas tout à fait. Il accepte de nous prendre. Nous nous jetons sur la banquette arrière et Hansun annonce la destination. Vite, vite, elle dit. L'homme se met à pédaler à toute vitesse, tel un tas d'os monté sur ressorts.

Contrairement au réceptionniste, son anglais est très sommaire et le sikh se trompe d'adresse. Hansun la lui répète. Il affirme qu'il sait où il va, mais il est clair qu'il ne le sait pas et ne fait que tourner en rond dans les boyaux de Delhi, au point que je crois reconnaître certains carrefours.

– L'ambassade, voyons, on veut aller à l'ambassade! s'agace Hansun qui use son flegme à mesure que notre conducteur s'enferme dans sa mauvaise foi.

Coincées à l'arrière du véhicule sous une capote en plastique, nous étouffons. Je m'évente avec un vieux journal récupéré à mes pieds.

Le chauffeur continue d'avancer comme un dingue à travers les étals d'épices et de légumes baignant dans leur jus. Nous traversons une banlieue humide, nous perdant dans un écheveau de rues étroites et nauséabondes. Des mouchérons se mettent à coloniser l'habitacle. Je tente de les chasser, sans succès, et colle mon nez contre la lunette arrière, pétrie d'une angoisse ascendante.

– Vous voyez quelque chose? s'inquiète Hansun, le souffle court.

– Je ne sais pas... je ne crois pas, dis-je en considérant l'imbroglio de voitures.

Les grommellements furieux du moteur s'assagissent. Le véhicule s'immobilise.

– Ambassade, déclare fièrement le sikh.

Là, le visage de Hansun se décompose.

– Vous n'êtes pas sérieux? explose-t-elle. C'est un terrain vague.

– Ambassade, répète-t-il, buté.

Cet idiot se joue de nous. Une nausée me prend. Je veux sortir de là. D'une main sur ma cuisse, Hansun m'en dissuade. Nous ne savons même pas où nous sommes, le quartier est peut-être dangereux. Qu'importe, je me propulse hors de ce four et me laisse tomber à genoux sur la terre brûlante. Le choc soulève une onde de sable qui m'aveugle. Je tousse et m'essuie le visage, avalant l'air à grosses goulées.

Dépitée, Hansun rétribue le chauffeur, qui compte les billets, une expression ravie dans ses yeux noirs, avant de repartir dans une pétarade de fumée.

Hansun me relève et époussette ma jupe. Déposées au bord d'un vieux chantier en butte à un soleil meurtrier, nous voilà, elle et moi, totalement désemparées.

– J'ai soif, dis-je en avisant une fontaine.

Moins une fontaine qu'un trou dans un muret dont un mince filet d'eau s'égoutte lentement et imprime sur la façade une longue trace de rouille. Je me penche pour en recueillir entre mes mains. Hansun m'arrête aussitôt :

– Madame, non ! L'eau d'ici n'est pas traitée. On pourrait attraper la dysenterie. Allons demander notre chemin.

Je me résigne à repartir sous le cagnard. Et c'est là que ça me frappe.

– Ma valise ! Cet escroc a emporté ma valise !

Un gouffre s'ouvre dans mon ventre. Je jette des regards effarés autour de moi, espérant presque la voir se matérialiser. Hansun me rappelle à l'ordre. Le peu d'avance que nous avons gagné diminue à mesure que nous traînons dans ce quartier abandonné.

– Il y a un kiosque là-bas, ajoute-t-elle en me pressant le bras.

Je ravale ma salive et suis Hansun jusqu'au petit magasin ombragé qu'elle a repéré. Une boutique défoncée avec un panneau « *Open* » qui clignote en bleu électrique.

Affalé près d'un ventilateur, une bedaine brune dépassant de son tee-shirt vert bouteille, le vendeur fronce les sourcils quand Hansun lui parle. Lui non plus ne parle pas très bien l'anglais, malgré les produits essentiellement internationaux proposés à la vente. Presse américaine, téléphones d'occasion, médicaments et maquillage qui se disputent les vitrines sans logique particulière. Elle tente de se présenter en mandarin, sans plus de résultat. Comme nous restons plantées là, bras ballants, il finit par nous tendre un plan et nous somme de partir. Hansun le remercie, mais l'homme se contente d'agiter les mains, l'air d'éventer une mauvaise odeur. Les touristes, ça le fatigue, surtout quand ils n'achètent rien.

– Si nous sommes dans cette rue et eux à Chanakyapuri, calcule Hansun en se mordillant la lèvre, alors...

Elle jauge les immeubles, tente une percée sur la droite, revient sur ses pas, se déporte sur la gauche, avise une autre embouchure, se gratte le menton et replonge dans le plan de la ville.

– C'est par ici, madame.

Elle trépigne, et comme je ne bouge pas, elle me tire par la manche de ma veste.

Une demi-heure plus tard, nous admirons l'avenue étincelante, où les bâtisses s'alignent de part et d'autre de la route jusqu'à converger vers un grand édifice de bois blanc.

L'ambassade.

Un soldat aux épaulettes dorées nous barre le passage.

– L'accès au consulat se fait par l'autre portail, grogne-t-il.

– Le consulat ?

– Pour les passeports.

– Nous souhaitons nous entretenir avec l'ambassadeur, déclare Hansun. C'est très important. Vous reconnaissez madame, bien sûr.

Le soldat me scrute. Il hausse les épaules.

– Vous avez rendez-vous ?

– Nous n'avons pas besoin de rendez-vous.

– Je regrette, mais sans rendez-vous... Allez sur notre site Internet, je suis sûr que vous trouverez toutes les informations que vous désirez.

– C'est l'ambassadeur que nous sollicitons, continue Hansun. Pas l'Internet.

Le soldat paraît surpris. Il soupire :

– Nous n'ouvrons qu'à neuf heures et demie.

Hansun le remercie et revient vers moi.

– Dans vingt minutes, madame. Allons nous mettre à l'ombre.

Les vingt minutes passent dans une lenteur accablante. Une voiture surgit au bout de la rue et roule jusqu'au portail. À travers les vitres teintées se détache l'ombre grise d'un chauffeur. Le soldat

se penche à la fenêtre arrière, parle quelques secondes avec le passager en nous avisant brièvement et retourne à son poste. Le véhicule redémarre et disparaît.

– Ne perdons plus de temps, madame, s'exclame Hansun quand le soldat nous autorise à entrer.

Nous remontons une grande cour ardoisée et gravissons un énorme perron. Les portes automatiques s'ouvrent dans une vitesse ouatée, et nous nous engouffrons à l'intérieur du foyer, la chemise soulevée par un courant d'air frais.

Aussitôt, la présence du drapeau à bannières étoilées m'inspire des scrupules.

Avant que je puisse réagir, un homme en treillis nous dirige vers un portique de sécurité. Un détecteur de métal inspecte mes aisselles, mes omoplates, descend le long de ma colonne vertébrale, puis s'écarte. Au bout d'un bon quart d'heure, nos effets personnels nous sont restitués. L'agent de sécurité nous désigne l'accueil. Derrière un immense bureau de bois poncé, une gentille demoiselle nous reçoit, blonde comme les blés, les lèvres garnies de pâte rouge. À la mode.

– Vous avez rendez-vous?

– Nous souhaitons voir l'ambassadeur, répète Hansun.

– Je comprends. Avez-vous rendez-vous?

– C'est urgent.

– Je suis navrée, l'ambassadeur ne reçoit que sur rendez-vous.

– Même quand c'est urgent? insiste Hansun, butée.

La secrétaire s'agace. Un sourire pincé se dessine sur son visage juvénile.

– Dites-moi.

Hansun s'offusque.

– Vous ne reconnaissez pas madame?

La secrétaire se penche pour mieux me détailler, se trouble un instant, mais ne bronche pas.

– Madame Jul Solri, l'épouse du Chef Suprême Moon Jel-Un, indique Hansun.

La demoiselle revient vers moi quelques secondes, comme pour vérifier, et reprend mal à l'aise :

– L'ambassadeur ne peut pas la recevoir dans l'immédiat, il est en congé. Je peux vous mettre en relation avec son chargé d'affaires, il vient d'arriver. (Elle décroche le combiné). Colin? C'est Laura. Ah... tu... eh bien, oui. Et elles aimeraient s'entretenir avec l'ambassadeur.

Grésillement inaudible à l'autre bout du fil, la jeune femme blonde hoche la tête par deux fois, puis replace le téléphone sur son socle et se redresse :

– Monsieur Mulford va vous recevoir. Veuillez patienter.

En disant cela, elle pointe un doigt en direction d'un canapé dissimulé dans la pénombre.

– Un chargé d'affaires, c'est une plaisanterie! dis-je en m'installant sur le sofa.

– Vous m'en voyez navrée, madame.

– Personne ne sait qui je suis.

– Mais si, ils sont juste surpris.

– Non, Hansun. J'ai bien vu leurs visages. Ils ne savent pas qui est Jul Solri.

– Madame, vous êtes épuisée...

Un homme en pantalon à pinces et chaussures cirées approche et nous salue.

– Colin Mulford. À qui ai-je l'honneur?

Hansun lui tend mes papiers d'identité. L'homme les parcourt avec intérêt. Puis il nous invite dans un large salon.

– Très bien, très bien, lance-t-il en refermant mon passeport. En l'absence de l'ambassadeur, c'est moi qui occupe ses fonctions. Vous êtes venue seule?

J'opine, mais le chargé d'affaires garde ses distances.

– Dites-moi ce qui vous amène.

– Je préférerais parler à l’ambassadeur, dis-je en avançant Hansun.

– Madame, je vous assure que je suis parfaitement habilité à traiter votre demande.

Je ne cède pas. J’exige une audience avec la personne la plus haut placée.

L’homme se gratte la tempe, hésite. Les deux poches d’air agrafées à ses joues enflent, puis se crèvent comme des ballons, tandis qu’il pousse un soupir sonore. Il se retire un moment. Quand il revient, il nous annonce que l’ambassadeur sera là dans peu de temps. Il appelle des domestiques qui nous servent du thé et quelques tartines disposées dans de jolis réceptacles en porcelaine. Une des jeunes femmes m’effleure la main en cherchant à essuyer quelques miettes autour de ma tasse. Je me dégage brusquement. La femme n’esquisse qu’une vague moue d’excuse, poursuit sa tâche et s’éclipse sans un mot. Le chargé d’affaires me surveille de loin et multiplie les allers-retours entre le salon et la réception. Finalement, des voix étouffées me parviennent à travers la cloison. Une conversation saccadée et nerveuse, me semble-t-il.

La porte du salon s’ouvre à la volée. Un homme en tenue froissée, manches de chemise retroussées sur les coudes, déboule dans la pièce. C’est donc lui. Quand il va pour me tendre la main, je recule. Les Occidentaux sont si brusques. Il ne s’en formalise pas et vérifie à son tour mes papiers d’identité.

– Je vous écoute, lance-t-il une fois son examen terminé.

Son ton est cordial, mais autoritaire. Je suis prise d’un doute tout à coup. Et puis une boule remonte. Douloureuse.

– Je désire obtenir un permis de séjour sur le territoire américain.